

Chronique du 9 avril 2020 - Marianne Azario

En temps de guerre, la résistance s'organise. C'est la vie, la joie, l'enthousiasme, la curiosité qui se mobilisent pour défier l'ennemi avec ses décomptes journaliers, ces familles qu'il sépare, ces soignants qu'il épouse et qu'il emporte, ces fragiles qu'il emmène avec lui si facilement. Malgré le caractère inédit de cette crise, la vie surprend, éclaire les visages, sublime les moments et les lieux ; la vie se faufile là où on ne l'attendait pas.

Il n'était quasiment jamais sorti de Sarcelles, sa vie lui avait toujours semblé sans intérêt particulier mais comme elle était celle d'une très grande majorité des enfants de la cité, il ne s'était jamais projeté dans une autre vie. Le cadre était malheureusement bien classique, en échec scolaire dès le CE1 avec un écrit non maitrisé qui fait barrage à toutes les autres matières, à tous les autres apprentissages. L'absence d'argent à la maison avec une ambiance qui vous fait préférer la cage d'escalier avec d'autres jeunes. Là peu de chances d'y croiser votre bonne étoile mais toutes les garanties de tomber dans le trafic de drogue, les squats, la délinquance. Il s'était déjà retrouvé devant le juge pour enfants et avait eu l'impression qu'il pourrait avoir une deuxième chance. Mais entre le discours et le terrain, il y avait une sacrée différence et il n'avait pas trouvé sa place dans les structures collectives pour la jeunesse dans lesquelles il avait croisé davantage de prêcheurs pour une vie plus rose dans des pays lointains avec l'aide de Dieu, que de gens formidables. Lui avait suffisamment de libre arbitre pour savoir qu'il ne voulait pas mourir pour une cause qui n'était pas la sienne, mais simplement trouver sa place dans un pays qui était le sien. Il avait conscience qu'il n'avait pas le meilleur profil et que probablement il lui faudrait apprendre à se résigner comme beaucoup.

Et puis l'ennemi est arrivé avec son lot d'interdits, lui dont l'activité principale était de les braver. Les commerces ont fermé, les bars, les salles de sport, la peur collective a renvoyé chacun chez soi, confiné dans la cité. Les trafics ne se sont pas arrêtés pour autant mais les rondes policières étaient si fréquentes pour contrôler les sorties de chacun, qu'il lui avait fallu rentrer chez les parents, c'était la seule chose à faire pour rompre l'isolement. Le retour n'avait pas été franchement chaleureux mais les circonstances si particulières obligeaient à une relative entente familiale. Comme tout le monde, il regardait les chiffres journaliers des victimes et les reportages en France et ailleurs. Ce qui le frappait c'était que la situation, les contraintes étaient les mêmes pour chacun,

de Sarcelles à Neuilly, de Dunkerque à Menton et pour la première fois on vivait les mêmes choses, les mêmes évènements, la même peur, les mêmes incertitudes. Lui qui avait grandi dans la rage d'être un laissé pour compte, un oublié de la république, cette situation ébranlait ses certitudes. Chaque matin à 5h45, il était réveillé par le bruit de la cage d'ascenseur, il savait que c'était la voisine du 24A qui partait à l'hôpital jouer sa vie pour soulager celle des autres. Au fil des semaines, et alors qu'il ne faisait rien tout comme avant, les choses n'avaient pourtant pas le même sens et l'idée qu'il s'était fait de cette société inégalitaire et non solidaire était tombée d'un coup, sous le joug d'un ennemi invisible. Au bout de la quatrième semaine, une vieille dame sonna à leur porte, c'était la première fois qu'il la voyait, une de ces mamies qui survivent avec 450 euros de pension de reversion qui la condamnent à un F1 à Sarcelles dans la tour des Hérons. Elle expliqua ses difficultés à faire ses courses sans aide à domicile, avec la première supérette à 850 mètres parce qu'il y a bien longtemps que les petits commerçants ont déserté le quartier, épuisés par le quotidien. Prétextant que les jeunes sont moins sujets au virus, sa mère le désigna comme le bon samaritain, lui la petite racaille ! La première fois qu'il lui ramena ses courses, ses vieux démons le poussaient à scruter l'intérieur de l'appartement mais lorsque la vieille dame lui tendit un petit billet les yeux plein de larmes de reconnaissance, il se surprit à lui sourire et referma doucement sa porte derrière lui. Il ne pensait à rien si ce n'est la satisfaction d'un service rendu. Les semaines suivantes, il prit l'habitude d'aider la vieille dame, puis d'autres personnes isolées dans la tour. Il fallait croiser la bande et affronter les sarcasmes mais il répondait avec un clin d'œil « t'inquiète, ça me rapporte ». En vérité c'était la première fois qu'il n'avait pas le visage du jeune dont on évite de croiser le regard par peur de représailles, mais de celui d'un jeune homme sur lequel on pouvait compter. Demain lorsque tout sera fini, il sait qu'il ne retournera pas vers la bande et l'argent facile, il rejoindra peut-être les grands frères dont il s'est tant moqué par le passé, ou bien il quittera Sarcelles enfin. A présent il savait qu'il pouvait avoir le bon profil et cela il l'avait découvert dans l'adversité, celle là même qui peut révéler en chaque être ce qu'il a de meilleur et d'humanité.

Tenez-le-vous pour dit monsieur l'ennemi, quand vous semez la mort, moi la Vie je m'installe à côté de vous et petit à petit, cela prendra le temps qu'il faudra mais je gagnerai du terrain.